

cette manœuvre lui ouvrit la porte des ministères, il y trouva des amis complaisants, le procureur impérial dirait des complices. Dieu sait dès lors ce qu'il ne vendit pas ; mais ceci touche à la politique, passons.

De confiance en confiance, il arriva maintes fois que les clients du baron lui parlèrent de leur position de famille, cela le conduisit peu à peu à s'occuper de chercher des maris pour les veuves et les filles, des veuves et des filles pour les hommes disponibles. Nouvelle source de richesse et de bien-être : peut-on payer le bonheur trop cher ? et le mariage n'est-il pas le bonheur au moins en espérance ? Saint-Andréas ne tenait pas boutique ouverte de fiancés, il ne faisait pas d'annonces dans les journaux, mais on savait qu'il ne dédaignait pas cette spécialité délicate, et les amis du mystère s'adressaient à lui de préférence.

Ceci me ramène au sujet principal de ce récit, sujet que je n'ai pas perdu de vue, tout en paraissant entamer une troisième histoire depuis le commencement de ce chapitre.

Par un beau jour du printemps de 1841. M. de Saint-Andréas, tout de noir habillé, cravaté de blanc, la boutonnière ornée d'un ruban multicolore, se préparait à sortir, quand on lui annonça la visite de notre ancienne connaissance Frédéric Pluchard.

— Et quel bon vent vous amène, mon cher Pluchard, mon vieux Pluchard ? dit le baron en lui tendant la main, car ils s'étaient souvent rencontrés dans le monde officiel et ailleurs, et une sorte d'amitié s'était établie entre eux.

— Ce n'est pas comme ami que je viens à vous aujourd'hui, mon cher baron, répondit Pluchard, c'est comme client.

— Que voulez-vous de moi ? En quoi puis-je vous servir ?

— Je ne suis pas ambitieux, vous le savez ; j'ai mené jusqu'ici joyeuse vie, mais je deviens vieux, j'ai trente-quatre ans, je veux me marier.

— Vous marier, mon cher Pluchard, et c'est à moi que vous vous adressez pour trouver une fiancée ! Mais avec la fortune que vous possédez, avec les relations brillantes que vous avez dans le monde, vous n'avez qu'à faire votre choix, n'êtes-vous pas certain d'être accueilli partout avec empressement ?

— Ne parlons pas de ma fortune. Ceci est un secret que je dois avant tout vous confier ; je suis à peu près ruiné, il ne me reste plus que

soixante mille francs. Maître d'un assez beau capital à l'âge de vingt-six ans, je m'étais promis de vivre quelques années en grand seigneur et de m'arrêter quand je ne posséderais plus que le nécessaire. Je me suis tenu parole. Vous avez été le témoin et quelquefois le compagnon de mes folies, j'ai été brillant, n'est-il pas vrai ? J'ai eu des chevaux, des maîtresses, des duels ; j'ai joué noblement ; j'ai fait parler de moi, et, non content de mes exploits dans le monde du vice et de la débauche, j'ai plus d'une fois porté le désordre dans la bonne compagnie ; le vieux Pluchard est connu partout, mais le vieux Pluchard est maintenant à bout de son capital ; il ne lui reste plus que sa renommée et bien juste de quoi vivre. Il veut donc se retirer du monde et prendre une femme, non pas dans la société où il a vécu, cela ne serait plus possible, mais dans la société où il était appelé à vivre par sa naissance, enfin, dans ce que nos orateurs politiques appellent la classe moyenne. Je veux une femme qui s'accommode d'un mari possesseur de trois mille francs de rente, et bien décidé à ne s'embarrasser d'aucun emploi. Il faut, de plus, que cette femme apporte à peu près autant en ménage. Mon projet est de vivre en province avec elle ; je ne tiens donc pas à ce que ce soit une adolescente ; je préfère même une veuve ou une fille d'un âge un peu mûr.

— Parlez-vous sérieusement, mon cher ami ? reprit le baron, car votre demande me paraît si extraordinaire que j'hésite à vous croire. Vous le héros de tant d'aventures, vous l'ennemi des maris, vous voulez...

— Me marier à mon tour, et je serai un bon mari, je vous le jure. Dans ma vie passée j'ai acquis assez d'expérience pour n'avoir rien à redouter de fâcheux. Un vieux roué comme moi saura toujours dépister habilement les amis trop entreprenants. Je ne me donnerai pas le ridicule d'être jaloux, mais je saurai éviter à ma femme toutes les occasions de me donner de la jalousie. Avec moi elle vivra régulièrement sans effort ; je ferai en sorte qu'elle n'ait pas de combats à livrer, pas de résistance à déployer ; je lui rendrai la vertu facile, parce que je connais la matière conjugale à fond, et que je ne veux pas prêter à rire après avoir si longtemps ri des autres. Rien donc de plus sérieux que mon projet. Voyez si vous connaissez une femme à ma convenance ; mais je vous avertis que je suis pressé, car je ne puis plus continuer

le train que je mène, et pour le quitter il faut que je me marie.

Pendant ce discours, M. de Saint-Andréas rêvait profondément.

— Revenez dans trois jours, dit-il, j'ai, je crois, votre affaire. La personne demeure à quelques lieues d'ici ; j'irai la voir, je lui ferai part de vos désirs, et, si elle m'y autorise, je vous mettrai aussitôt en rapport. Elle ne dépend de personne, rien n'empêchera la chose de se conclure aussi vite que vous voudrez.

— Adieu donc, cher baron, le vieux Pluchard vous confie le soin de son bonheur à venir. Pas un mot à personne de ce projet, au moins ; mon intention est de quitter Paris tout d'un coup, sous prétexte de voyager, et de n'y plus revenir avant d'être tout à fait oublié de mes anciens amis. Je veux disparaître mystérieusement au milieu de ma gloire et qu'on ne sache pas que j'ai enseveli mon existence dans le prosaïque linéol du mariage.

V.

Pluchard fut exact au rendez-vous donné, M. de Saint-Andréas le reçut avec son plus gracieux sourire et, entrant aussitôt en matière :

— Vous êtes plus heureux que vous ne le mériteriez, mauvais sujet, dit-il, votre recherche est agréée par la personne dont je vous ai parlé. Cependant j'ai dit tout ce que vous êtes, je n'ai fardé en rien la vérité.

— Et vous avez bien fait, baron, j'avais oublié de vous le recommander. Je désire que ma femme sache bien d'avance à qui elle aura affaire, je ne veux rien déguiser de ma vie passée ; il faut qu'on me prenne tel que je suis.

— C'est ce que j'ai pensé, et je procède toujours ainsi ; en vous faisant bien noir, je vous ai rendu service ; on vous trouvera peut-être une foule de mérites qu'on n'aurait point remarqués sans cette précaution. Il faut maintenant que je vous dise avec la même franchise quelle est la femme que je vous destine. C'est une fille d'excellente famille, de bonne noblesse....

— Cela m'est indifférent, baron, je ne tiens pas aux titres. Vous le savez, je suis bourgeois comme la monarchie courante. Enfin, cela ne gêne rien non plus. Après ?

— Elle était encore enfant quand son père mourut ; élevée à Saint-Denis, elle vécut ensuite avec sa mère, qu'elle a perdue depuis deux

ans seulement. Ainsi, elle est tout à fait maîtresse de sa volonté.

— Cela m'arrange au mieux. Un beau-père eût été pour moi chose assez indifférente, mais une belle-mère !... je ne suis pas fâché que ma fiancée soit orpheline.

— Elle n'a aucune fortune, mais...

— Ah ! voici qui ne m'arrange plus du tout : je vous ai dit que je désirais une femme qui m'apportât à peu près autant que je possède encore.

— Il ne fallait pas m'interrompre, et vous sauriez déjà que j'ai suivi vos instructions. Elle n'a aucune fortune, mais elle occupe une position qui lui assure le revenu que vous désirez ; elle est directrice de poste dans un chef-lieu d'arrondissement à quinze lieues de Paris, et elle aura de l'avancement.

— Très-bien ! ceci me convient à merveille ; j'avais un peu peur des mauvais conseils que l'oisiveté donne ordinairement aux femmes, la mienne sera à l'abri de ce danger.

— Alors il ne me reste plus qu'à vous parler des agréments personnels de la demoiselle. Elle a plus de vingt-cinq ans, mais elle est fort belle ; sa réputation est irréprochable et elle a été trop bien élevée pour ressembler en rien à ces prudesses de province que je déteste aussi bien que vous. C'est une femme du monde, et la preuve, c'est que je ne l'ai point effrayée du tout en lui disant la réputation dont vous jouissez.

— Eh bien ! cela me va, baron ! à quand présentation ?

— Elle sera ici demain. Trouvez-vous le soir chez la comtesse Lambert ; vous aurez dans son salon votre première entrevue.

La comtesse Lambert était une de ces veuves qui admettent chez elles un monde très mélangé, et ses intimes pouvaient lui présenter qui bon leur semblait. Le baron était de ces intimes ou plutôt la comtesse était l'associée du baron dans ses opérations matrimoniales. Elle en retirait quelques petits bénéfices qui venaient fort à propos en aide à la médiocrité de ses revenus.

Le lendemain Cornélie était assise dans ce salon, et en qualité d'inconnue attirait l'attention des habitués de la maison. Mlle de Sariieu était encore dans tout l'éclat de sa beauté ; elle n'avait plus la première fraîcheur des jeunes filles, son teint d'un ton mat légèrement bistre avait un charme attrayant, auquel sa chevelure d'un noir bleu prêtait un caractère de

dignité grave. Son maintien noble et aisé était également éloigné des grâces maniérées d'une coquette vulgaire et de la gaucherie prétentieuse d'une vieille fille affectant l'innocence. Sa conversation était celle d'une femme qui connaît le monde, qui l'a pratiqué, qui dit bien tout ce qu'elle dit et ne dit que ce qu'elle veut dire ; tous ces mérites n'échappèrent point aux yeux de Frédéric, et comme ils lui inspirèrent une sorte de respect, il se montra lui-même par son plus beau côté en tempérant un peu son ton habituel dont l'assurance ressemblait quelquefois trop à ce genre d'aplomb impertinent qu'affectionnaient les lions de ce temps-là.

— Il ne me déplait point, dit tout bas Cornélie à M. de Saint-Andréas.

— Elle est charmante ! dit de son côté Frédéric.

Dès la première entrevue, tout le monde se trouva ainsi d'accord, à la grande satisfaction des deux intermédiaires officieux, le baron et la comtesse.

Il n'est pas inutile d'ajouter comment Cornélie avait été conduite à user des services de Saint-Andréas. C'était encore un des tristes effets de cette fatalité qui semblait s'attacher à amoindrir le grand caractère de Mlle de Sarieu, à rabaisser toutes les qualités précieuses de son esprit aux proportions mesquines des choses qui l'environnaient depuis sa sortie de Saint-Denis. La misère d'abord avait commencé l'attaque ; la vie de province, l'assujétissement aux devoirs administratifs, avaient continué à limer les ressorts d'acier de cette âme d'élite ; puis, enfin, l'ennui, l'isolement, avaient amené la pauvre fille à désirer un mariage quelconque. Elle s'était décidée à se donner prosaïquement au premier époux venu, parce qu'après avoir attendu en vain l'homme qu'elle avait rêvé, cet homme n'était point venu ; parce que les années s'accumulant rendaient sa position plus fautive et plus difficile tous les jours.

Tant que sa mère avait vécu, Cornélie avait encore eu quelqu'un pour lui servir sinon d'appui, au moins de contenance. Après la mort de Mme de Sarieu, elle se trouva dans un délaissement douloureux auquel elle était loin de s'attendre ; et, s'imaginant que le séjour de la Corrèze entretenait ce sentiment nouveau, elle sollicita son changement. Elle ne pensait pas à demander de l'avancement ; mais ses notes étaient si bonnes qu'on lui en donna. Elle passa donc à un bureau d'arrondissement dans le

département de l'Oise. Là aussi elle souffrit encore du vide qui régnait autour d'elle, et la pensée du mariage lui vint alors à l'esprit. Ah ! combien d'abord elle rejeta loin cette pensée ! Prendre un mari parce qu'elle était trop seule, se donner sans amour à un inconnu, cela lui paraissait une action honteuse et sans pudeur ; elle en rougissait à l'avance, comme elle rougissait de souvenir en songeant qu'elle avait vendu à M. Labceux le nom de ses ancêtres. Peu à peu, pourtant, la réflexion endormit ses scrupules. Que ferait-elle, après tout, que n'eût pas fait une autre à sa place ? Ne lui fallait-il pas un soutien légal, un protecteur légitime, pour la sortir de cette impasse désespérante du célibat ? Une fille devient ridicule à vieillir dans cet état, quand elle n'est engagée par aucun vœu religieux. Plusieurs fois déjà quelques hommes avaient demandé sa main ; ces prétendants, elle les avait refusés comme étant indignes d'elle, et maintenant, sans en regretter aucun, elle sentait qu'elle eût bien fait de choisir parmi eux.

Elle était dans ces dispositions d'esprit un jour qu'elle rendait visite à la comtesse Lambert, qui avait été autrefois liée avec Mme de Sarieu. La comtesse avait proposé de lui chercher un mari, et Cornélie y avait consenti. Pour ce qu'elle en voulait faire, peu lui importait d'où le mari vint, pourvu qu'il ne fût pas ridicule. Elle laissa donc faire la comtesse comme elle voulut, et retourna à son poste sans s'embarrasser du succès. Mme Lambert, prenant la chose au sérieux, en avait parlé au baron de Saint-Andréas ; celui-ci, en recevant la confidence de Pluchard, avait pensé aussitôt à Cornélie, et voilà par quelle filière la ligne d'existence de Frédéric Pluchard avait trouvé dans le cabinet du baron son point de contact avec la ligne de Mlle de Sarieu.

VI.

Pour Pluchard aussi bien que pour sa fiancée le mariage était un port où tous deux se réfugiaient, fatigués également de la route qu'ils avaient déjà faite dans la vie, mais d'une manière différente. Frédéric avait joui et abusé de tous les plaisirs ; il était las d'orgies, de vices, de bruit et d'amours. Il avait dépensé follement sa jeunesse et sa fortune ; il ne s'en repentait point, tout en commençant à sentir que,

si la fin de ses capitaux ne fût pas venue, le dégoût n'aurait pas tardé à arriver. Et l'on sait que le dégoût de la débauche n'en amène pas la fin ; il la dépouille seulement des derniers lambeaux d'élégance dont elle se couvre pour plonger ses victimes dans la turpitude et l'abjection. Frédéric n'était qu'un libertin encore quelques années de la même vie, et, pour trouver du nouveau, pour éprouver des émotions, il lui eût fallu descendre de plusieurs degrés l'échelle du vice ; il lui eût fallu poursuivre le plaisir dans un monde où son honneur eût couru des dangers. La vie de province ne l'effrayait point, et il espérait rencontrer dans ses obligations d'homme marié, quelque chose de cette tranquillité de cœur et d'esprit dont il éprouvait le besoin sans bien s'en rendre compte. Il entra donc au port avec l'intention de désarmer, et sans aucun projet de plus jamais tendre ses voiles au vent.

Telle n'était pas tout à fait la pensée de Cornélie. Les orages que Frédéric avait bravés, elle les avait désirés sans les éprouver jamais ; toutes les choses sur lesquelles il était blasé étaient inconnues pour elle. Tandis que le vaisseau de Frédéric avait parcouru les mers de la zone torride, le sien était resté tristement emprisonné dans les glaces polaires environné d'épais brouillards. Elle ne pouvait donc avoir les mêmes sentiments que son futur mari ; elle voyait dans le mariage l'affranchissement d'une servitude pénible, d'une contrainte douloureuse qu'elle subissait en silence depuis de longues années ; elle savait qu'elle allait acquérir une liberté d'allures dont elle n'avait jamais joui, mais elle ignorait encore quel usage elle ferait de cette liberté si ambitionnée. Pour elle, le port était surtout un lieu où elle pourrait toujours rentrer avec sécurité quand elle en serait sortie pour aller explorer les rives inconnues, pour aller découvrir les beaux pays créés par son imagination.

En un mot, le mariage pour Pluchard était un point d'arrêt, pour Cornélie un point de départ. Il en est trop souvent ainsi dans la société de notre siècle, et c'est une des causes les plus fertiles en désordres intérieurs. Comment en serait-il autrement ? Si le mari qui veut se reposer retient sa femme, il devient tyran et se fait haïr ; s'il lui laisse la liberté, que ne devient-il pas, sans être pour cela plus aimé ? Sans doute la vie conjugale commencée dans de semblables conditions et conduite avec un art par-

fait peut encore s'écouler sans naufrage ; mais il faut pour assurer ce succès un homme vraiment supérieur d'intelligence, habile à démêler les moindres nuances d'un esprit féminin, habitué à sonder tous les replis d'un cœur de jeune femme, ingénieux à prévoir ces caprices et sachant les satisfaire à point nommé, assez tôt pour exciter la reconnaissance et pas assez vite pour émousser le désir. Le célibataire devenu mari qui veut se reposer avec sécurité doit laisser à sa compagne une liberté apparente dont la limite invisible soit cependant bien déterminée dans son esprit.

Quand la grosseur et la longueur de la corde ont été calculées sagement en vertu de l'envergure du cerf-volant, celui-ci a beau s'élever au sommet des airs, se perdre dans les nues, la corde ne se rompt jamais, et il en reste toujours une partie roulée sur le bâton. C'est au mari à s'arranger de manière qu'il en soit de même dans son ménage, mais, je le répète, cela demande une intelligence supérieure et malheureusement très-rare. Il n'est pas si facile qu'on peut croire de bien mesurer la force et l'étendue du fil salutaire qui doit assez bien déguiser la captivité d'une femme pour lui laisser croire que rien n'entrave le libre essor de son vol.

Selon le désir des deux parties, il fut convenu que le mariage se ferait dans la ville habitée par Cornélie. Pluchard annonça à tous ses amis qu'il allait faire un voyage en Allemagne : comme on le savait joueur, chacun s'imagina qu'il s'agissait pour lui de passer quelques mois dans un de ces lieux où l'on s'efforce de rencontrer la fortune en faisant semblant de chercher la santé. Au lieu de cela, il partit avec le baron et la comtesse et vint à P. épouser Mlle de Sarieu. La chose se fit avec une simplicité de bon goût, sans aucun appareil, comme il convient quand il s'agit d'un mariage de raison.

La lune de miel fut sans ivresse, mais non pas sans douceur. Mme Pluchard aimait à provoquer les récits de son mari ; celui-ci, fidèle au système de franchise qu'il avait adopté, racontait volontiers les épisodes les plus décents de sa vie de garçon, sans se douter qu'il continuait ainsi l'œuvre fatale trop bien commencée déjà par les nombreuses lectures qu'avait faites autrefois sa nouvelle épouse. Quand à son tour Cornélie confiait à Frédéric quelques-uns des chagrins qui avaient pesé sur son existence antérieure, il s'attendrissait de bonne foi et promet-

taut de lui faire oublier tout par les soins dévoués de sa tendresse. En effet, Pluchard montrait pour sa femme un empressement presque naïf, il la choyait avec assiduité, il l'accablait de ses attentions, il la fatiguait de ses prévenances.

Pour s'éloigner d'elle le moins possible, il voulut se mettre au courant du bureau de poste, lui si ennemi de tout travail. Cornélie, que la monotonie de cette occupation ennuyait depuis long-temps, ne fut pas fâchée de se laisser aider afin d'avoir plus tôt fait ; puis, peu à peu, les rôles changèrent et Pluchard finit par faire tout pour ne pas fatiguer sa femme. L'imprudent ne sentait pas que du rang de mari il descendait à celui de commis. Cornélie, elle, s'aperçut bien vite que, grâce à ce concours nouveau, elle pouvait désormais se dispenser d'aucun travail et, tout en conservant sa position officielle, s'affranchir des obligations multipliées qu'elle lui imposait. Dès lors, elle continua de régner, mais ne gouverna plus ; on vit le vieux Pluchard remplir exactement tous les devoirs attachés aux fonctions de sa femme. Ce fut lui qui se releva la nuit pour recevoir les courriers et donner les dépêches, lui qui prépara les distributions pour les facteurs, lui qui fit les paquets, qui tint les écritures et la comptabilité, tandis que Cornélie resta oisive dans son salon, se contentant d'écrire son nom sur les papiers que son mari lui présentait à signer. Elle donnait ses ordres, grondait même au besoin, mais ne mettait plus la main à l'œuvre que dans les cas de nécessité absolue.

Pluchard, loin de comprendre le tort qu'il se faisait en agissant ainsi, s'imaginait mieux captiver les bonnes grâces de sa femme, acquérir de nouveaux droits à sa tendresse. Il devenait au contraire chaque jour pour elle un objet plus indifférent et perdait à ses yeux toute dignité à force de complaisance. Pourquoi aussi avait-il entrepris une tâche au-dessus des forces de bien des hommes mieux doués que lui sous tous les rapports ?

Être le mari d'une reine qui règne pour son compte, d'une femme de génie, ou d'une directrice de poste, sont trois positions fort délicates que les plus habiles ne savent pas toujours remplir. Il faut pour cela réunir les plus rares qualités ou briller d'une nullité absolue. Pluchard était malheureusement un homme comme un autre ; son caractère n'avait ni assez d'élévation ni assez de bassesse pour un pareil emploi.

Suffisante pour faire face aux nécessités d'une position ordinaire, son intelligence ne possédait point les mérites indispensables pour soutenir dignement la situation dans laquelle il avait eu la témérité de se placer. Ce qui lui arriva était écrit d'avance ; au bout de six mois sa femme était éclairée sur la valeur de l'homme dont elle portait le nom. Elle le savait doux, complaisant, empressé ; elle lui trouvait enfin toutes les qualités qui font un bon commis, aussi le traitait-elle en conséquence. Mais l'homme fort de cœur et puissant par la pensée, l'amant, hardi et dominateur, le héros des romans de son imagination, loin de s'évanouir en présence de la réalité un peu triviale de Pluchard, se présentait plus souvent que jamais à l'esprit inoccupé de Cornélie. Le brillant fantôme tant de fois évoqué se dressait séduisant, non pour la consoler, mais pour exciter en elle de dangereux désirs, pour la provoquer à de tentatives recherches, à d'imprudentes expériences.

Tel qu'il était alors, avec les défauts, les qualités, les antécédents que nous lui connaissons, Pluchard eût été un époux parfait pour une veuve. Toute comparaison avec le défunt, quel qu'il eût été d'ailleurs, n'aurait pu que tourner à son avantage, car c'était un homme excellent et facile à vivre. En épousant une fille d'un âge déjà mûr, cette chance favorable lui échappait complètement ; il ne pouvait plus être mis en parallèle qu'avec les individualités imaginaires forgées par la fantaisie de Cornélie, et quel homme assez parfait pour soutenir la comparaison avec l'idéal rêvé par l'esprit d'une fille romanesque ?

VII.

L'inspecteur de la nouvelle résidence de Cornélie était de toute autre humeur que celui de la Corrèze. Homme déjà mûr et célibataire, il tranchait volontiers du Céladon. Très rigoureux toutefois dans les affaires de service, il ne risquait jamais ses hommages auprès d'une directrice qu'autant que celle-ci ne méritait aucun reproche administratif ; sa galanterie était subordonnée à l'exécution des circulaires de la direction générale. Mme Pluchard étant notée comme un sujet hors ligne, avait tout naturellement droit à ses attentions. Elle y était peu sensible, mais, par égard pour le grade hiérarchique, elle supportait en silence cette cour inoffensive, et cette complaisance était encore un

de ces abaissements qui révoltaient la fierté de Cornélie. Pluchard ne tarda pas à s'apercevoir des prétentions de M. l'inspecteur ; les maris ne sont aveugles que pour les amoureux redoutables, leur pénétration n'est jamais en défaut quand il s'agit d'un de ces amants ridicules qui n'ont aucune chance de succès. Mais Pluchard avait trop d'expérience en pareille matière et trop haute opinion de lui-même pour s'alarmer de si peu. Il parla gaiement à sa femme de ce qu'il avait remarqué ; celle-ci lui avona en riant que les assiduités du fonctionnaire duraient depuis long-temps et qu'il n'eût dépendu que d'elle de devenir sa femme.

— Je te crois, ma bonne amie, lui dit Frédéric, et j'approuve ta conduite à son égard. Cet homme pourrait nuire à ton avancement ; il faut le ménager, et, moi, pour le rendre plus circonspect, j'aurai soin de me montrer un peu soupçonneux à son égard. Va, Cornélie, ta vertu n'a rien à craindre avec moi ; je saurai toujours te délivrer habilement de pareilles importunités.

A l'appui de ce texte, le pauvre mari raconta plusieurs anecdotes auxquelles il avait pris part autrefois, afin de montrer qu'il serait homme difficile à tromper, et que, si le Ciel ne lui eût pas donné une femme aussi vertueuse que Cornélie, il aurait su rendre impossible tout projet de trahison. Il y avait dans son discours une telle assurance que cela ressemblait à un défi. Cornélie l'écoutait avec un de ces sourires à deux fins qui pouvait signifier indifféremment, *Si je voulais bien !* ou : *Tu n'as rien à craindre.* Plus tard, quand elle réfléchit à cette conversation, elle s'avoua tout franc que son mari avait été ridicule, et, Pluchard, baissa encore de plusieurs crans dans l'estime de sa femme.

Ainsi Cornélie se voyait encore une fois attachée au sort d'un être qui lui était inférieur en tout. Elle avait accepté Pluchard parce que, sur sa réputation de dandy, elle espérait le trouver à la hauteur du mal qu'on disait de lui ; elle pensait qu'un homme qui avait commis tant de folies éclatantes jetterait dans sa vie si monotone quelques éléments nouveaux. Hélas ! Pluchard tournait au Prudhomme ; il avait abdiqué tout son passé et il n'avait rien conservé du prestige qui s'attache toujours au renom d'un roué ; sous le joug conjugal, le lion était devenu caniche.

Cette découverte fut pour Cornélie une dou-

loureuse déception ; plus que jamais elle se révolta contre les trivialités qui l'avaient sans cesse accablée. Et comment se soustraire à leur pression ? n'était-elle pas liée pour la vie ? Ce n'était plus qu'en dehors du devoir qu'elle pourrait trouver à satisfaire ce besoin de passion, ces vagues désirs qui l'agitaient. Elle entraînait dans une nouvelle phase de misères morales et de périlleux ennuis ; mais cette fois, obligée à moins de retenue, plus libre dans ses démarches à cause de son titre de dame, elle savait qu'une porte clandestine pouvait s'ouvrir pour lui donner accès dans le monde inconnu auquel elle aspirait. Si maintenant encore aucun objet déterminé ne l'occupait, elle ne se dissimulait plus que son cœur était disposé à s'occuper du premier objet qui s'offrirait à lui avec l'apparence des mérites qu'elle aurait voulu rencontrer dans son époux. Il ne fallait plus qu'une occasion pour plonger Cornélie dans toutes les péripéties d'une intrigue, et l'occasion de mal faire ne manque jamais de se présenter.

Au commencement de l'hiver qui suivit son mariage, Mme Pluchard éprouva un tel dégoût de sa vie intérieure que, pour s'y soustraire, elle demanda un congé d'un mois, et vint le passer à Paris auprès de la comtesse Lambert ; le mari devait pendant ce temps-là faire l'*interim* du bureau. Comme Mme Lambert était logée trop à l'étroit pour la recevoir chez elle, Cornélie s'installa dans un hôtel voisin rue du Helder, mais elle passait presque toutes ses journées dans la compagnie de la comtesse, qui lui faisait de son mieux les honneurs de Paris.

En toutes choses, la réalité est toujours au-dessous des caprices de la pensée. Cornélie était déjà depuis plus de quinze jours à Paris ; bien des merveilles matérielles avaient attiré ses regards, mais nulle de ces émotions dont elle était avide n'avait encore frappé son cœur. Mme Lambert recevait beaucoup de monde et allait partout ; personne nulle part ne s'était occupé particulièrement de Cornélie ; elle passait inaperçue malgré sa beauté, et nul homme n'avait paru la remarquer ; elle avait été au bal de l'Opéra, cette terre classique des incidents inattendus, au dire des romanciers, et rien d'intéressant ne lui était arrivé ; elle commençait à penser que les aventures ne viennent pas à celles qui les désirent, mais bien à celles qui les cherchent, et en cela elle touchait presque à la vérité, quand enfin une cir-